



L47
4695

Handwritten signature or mark

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT IN-4

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

publié sous la direction de M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

ANNÉE 1878

Elle contient les voyages

De M. WIENER, au Pérou; de M. de CORBIGNY, à Hué; du capitaine CHAPMAN, dans l'Asie centrale; de M. ANDRÉ, dans l'Amérique équinoxiale; de M. DE LAMOTHE, au Canada et à la Rivière Rouge; de M. RAFFRAY, sur la côte du Zanguebar; de M. H. BELLE, en Grèce; de M. F. DE MÉLY, dans la Russie méridionale; de M. H.-M. STANLEY, à travers l'Afrique; du capitaine NARES, à la Mer polaire; de M. DE COSTER, à Amsterdam; de M^{me} X^{***}, au Pays des diamants; de M. PINART, à l'Île de Pâques; du D^r TESTEVIDE, à l'Île de Chio; et de M. MARCHE, au Gabon.

Est illustrée de 500 gravures sur bois

dessinées par

A. DE BAR — BARCLAY — É. BAYARD — BELLE — PH. BENOIST — CATENACCI — CHAPUIS
C. DELORT — A. DEROY — A. DUPUY — DOSSO — A. FAGUET — A. FERDINANDUS — FORMANT
GOUTZWILLER — E. GUILLAUME — HUBERT-CLERGET — P. KAUFFMANN — LAFOSSE
D. LANCELOT — J. LAVÉE — D. MAILLART — A. MATHIEU — RIOU — A. RIXENS — E. RONJAT
F. SCHRADER — P. SELIER — F. SORRIEU — TAYLOR — E. THÉRON
VALNAY — VARÉ — S. VUILLIER — TH. WEBER

Et renferme 27 cartes ou plans

Prix de l'année 1878, brochée en un ou deux volumes : 25 francs.

La reliure en percaline se paye en sus : En un volume, 3 fr. — En deux volumes, 4 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches dorées : En un volume, 6 fr. — En deux volumes, 10 fr.

La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : En un volume, 7 fr. — En deux volumes, 12 fr.

LES DIX-NEUF PREMIÈRES ANNÉES SONT EN VENTE

Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement 18 volumes qui contiennent 300 voyages, plus de 10,000 gravures, 380 cartes ou plans, et se vendent chacun le même prix que l'année ci-dessus annoncée.

noire de bénédictin, le poète-ascète est assis dans une attitude contemplative au fond de son petit cabinet du cloître. De son bras gauche, posé sur la haute planchette à écrire, il étaie sa tête couverte d'un capuche, et de l'autre main il tient un livre qui est placé debout sur ses genoux. Sur son siège il y a un coussin, et sous ses pieds un escabeau. Tout autour de lui, comme encadrement, se voit un entassement de terrasses, de tours, de coupes au style byzantin. Tous les détails de la figure sont rendus avec un art minutieux, et, chose qui frappe au premier abord, il y a dans la conformation de la bouche je ne sais quoi de particulier qui fait tout de suite souvenir que Notker était bègue.

Un autre élève remarquable d'Ison et de Mõngal, ce fut le moine *Ratpert* (de Zürich). De famille noble comme le précédent, il entra au couvent en 850, et s'y fit immédiatement remarquer par une si vive ardeur au travail, qu'il ne prenait même pas le temps de manger ni de dormir. Jamais il ne mettait le pied hors du cloître; « en deux ans, dit son biographe, il n'usait pas une paire de chaussures. » Ratpert fut un des historiens de Saint-Gall. Sa chronique, qui prenait l'abbaye à son origine, fut continuée après lui par Ekkehard III, Burkard, Conrad de Pfäfers et un autre moine. C'était de plus un grand musicien, et parmi ses œuvres lyriques on cite un chant sur Saint-Gall qui pendant des siècles est resté populaire.

Tutilon, son contemporain, fut aussi un des grands artistes du cloître et le prince de la plastique de l'époque. De Saint-Gall, il fut appelé à Constance, pour y faire une peinture destinée au maître-autel de la cathédrale, puis à Mayence, puis à Metz, où il exécuta un certain nombre de figures de saints. Il sculptait aussi bien qu'il peignait, et l'on disait que c'était Marie en personne qui dirigeait ses doigts infailibles. A Metz notamment, comme il travaillait à une statue de la Vierge, le bruit se répandit qu'on avait vu à ses côtés une céleste figure de femme gouvernant sa main. Aussi modeste que savant, Tutilon, en apprenant cela, se hâta de quitter la ville et n'y voulut plus reprendre le ciseau.

Quand vous visiterez la bibliothèque abbatiale de Saint-Gall, n'oubliez pas de vous arrêter devant deux diptyques, qui sont les chefs-d'œuvre du moine-artiste. Ce sont deux tables d'ivoire, ornées d'un riche encadrement d'argent doré et garni de feuillage en bosselé et de pierres précieuses. L'une contient la glorification du Sauveur. Le Christ y trône sous les traits traditionnels d'un jeune homme imberbe, la dextre levée pour bénir. Autour de lui, dans les angles, sont figurés avec leurs emblèmes les quatre Évangélistes, écrivant et lisant. Dans l'entre-deux s'aperçoivent deux chérubins en prière et les personnifications, traitées à la manière antique, du Soleil, de la Lune, de la Terre et de la Mer : le Soleil sous la figure d'un homme, la Lune, sous celle d'une femme, l'un et l'autre portant un flambeau ; l'Océan est représenté sous la forme d'un vieillard tenant une urne dont l'eau se répand, la Terre enfin sous celle d'une femme qui repose avec un enfant dans ses bras. La seconde table renferme, outre un combat mouvementé d'animaux, deux figurations : en haut, l'ascension de Marie ; en bas, quelques scènes tirées de la vie de l'apôtre Gallus.

Un troisième Notker, dit *le Lippu*, illustre cette galerie saint-galloise. Théologien, grécisant, astronome et mathématicien sans rival, celui-là mérite aussi une mention. Quand il mourut, atteint de la peste, que des soldats avaient rapportée d'Italie, il demanda et obtint, comme dernière grâce avant

W. H. W. H. H.

d'expirer, qu'on servit un repas aux pauvres aux pieds de son lit. Les annales du cloître enregistrent ainsi son décès : *Notkerus, nostræ memoriæ hominum doctissimus et benignissimus, obiit a. 1022*. Le même jour moururent également de la peste trois autres célèbres membres de la communauté, Rudbert, Anno et Érimbert, qui furent ensevelis dans une tombe commune, et la même année, toujours de la peste, trépassa l'abbé Burkard II.

Notker le Lippu eut le bonheur de se survivre en la personne de son digne élève *Ekkehard IV*.

Né en 980, celui-ci fut mis tout jeune au couvent, et sous la haute direction de l'abbé il s'acquit un tel renom de savant, que l'archevêque Aribio l'appela à Mayence pour y diriger l'école cathédrale. Son ouvrage le plus important est une chronique de l'abbaye, *Casus monasterii S. Galli*, qui va de 883 à 971 : œuvre classique pour l'histoire allemande et même pour l'histoire générale de cette période du moyen âge, et qui contient des détails de mœurs fort curieux.

La haute considération que ce moine s'était acquise par un savoir vraiment prodigieux éclata lors des fêtes qui furent données à Ingelheim le jour de Pâques l'an 1030. L'empereur Conrad II, en costume d'apparat et entouré des princes allemands, était venu assister au service divin. L'abbé, au milieu du chœur, en face du trône impérial, avait justement à chanter la *séquence* du jour. A peine avait-il, selon le rit, élevé sa main pour entamer le chant, que trois évêques, qui étaient assis à côté du trône, quittèrent leurs sièges, et, se tournant vers le monarque : « Sire, dirent-ils, nous allons, avec votre permission, prêter assistance à notre ancien maître, dans l'art qu'il nous a enseigné jadis. » Ils descendirent dans le chœur, s'approchèrent du moine de Saint-Gall, et, après s'être respectueusement inclinés devant lui, se mirent à marier leurs voix à la sienne jusqu'à ce que la *séquence* fût finie. L'abbé pleurait de joie et d'émotion de l'honneur insigne qui lui était fait; mais quel ne fut pas son étonnement quand, l'office achevé, il lui fallut, bon gré, mal gré, se laisser conduire vers l'empereur ? Conrad le combla de riches présents, l'impératrice ne fut pas en reste, et la chronique ajoute même que la sœur du roi, la princesse Mathilde, tira un anneau de son doigt et le mit à celui de l'illustre chantre.

IV

Cet Ekkehard IV fut le dernier moine éminent de Saint-Gall. Dès le second quart du onzième siècle commence la décadence du couvent. Les sanglantes querelles qu'ont avec l'Église les empereurs de la maison de Franconie ne contribuent pas peu à ramener les temps de barbarie féodale. « A Saint-Gall même, dit un historien, les exercices militaires et gymnastiques usurpent la place réservée aux luttes et aux arts de l'époque antérieure. La noblesse commence à être plus appréciée que la science dans ce cloître puissant dont les abbés gentilshommes ont une cour et s'entourent, comme les souverains, d'officiers de divers grades, écuyers, échansons, sénéchaux, etc. »

Le fameux monastère, qui possède déjà plus de 600 villages ou hameaux, en deçà et au delà du Rhin, devient de plus en plus une puissance politique, mais cesse d'être un sanctuaire chrétien et un foyer de civilisation. Le progrès des arts utiles, même au temps de la splendeur du couvent, avait été loin d'ailleurs d'être aussi sensible, généralement, que celui des beaux-arts. L'agriculture, par exemple, était encore très arriérée. Les seules terres bien en rapport, dit l'écrivain déjà cité (1), étaient alors

(1) Alex. Daguët, *Histoire de la Confédération Suisse*, 7^e édition, tome 1^{er}.

celles des cloîtres. « Là on récoltait plusieurs espèces de céréales, le froment, l'avoine, l'orge ; on y cueillait les pois, les châtaignes, les melons, les figes, les olives, les concombres, et on commençait à cultiver la vigne. Mais, le laboureur ne cultivant que pour sa consommation propre, il en résultait de fréquentes famines. Dans plusieurs localités, l'église servait, par abus, de grenier au seigneur. Un des pays les plus avancés en agriculture était celui de Muri, où dame Berklinde, une riche paysanne, avait obtenu le droit d'asile pour son étable, comme si c'eût été un lieu consacré. Le couvent de Muri donnait



RORSCHACH (AUTRE ASPECT).

à tout colon qui venait s'établir sur ses terres une certaine étendue de terrain, une maison, du bois, une charrue, un char attelé de quatre bœufs, un cochon, deux cochons de lait, un coq, deux poules, une faux, une hache, les semences des céréales.

« L'esprit du peuple, à cette époque, était un mélange de superstitions païennes et de croyances chrétiennes. Malgré les anathèmes de l'Église, une population ignorante continuait à rendre un culte aux arbres, aux rochers, aux fontaines. Ne pouvant parvenir à déraciner cet usage, l'Église, à la fin, s'avisait de placer des images des Saints et de la Vierge aux lieux consacrés par la superstition primitive. La croyance que trente messes délivraient forcément une âme du purgatoire était très répandue dans

d'expirer, qu'on servit un repas aux pauvres aux pieds de son lit. Les annales du cloître enregistrent ainsi son décès : *Notkerus, nostræ memoriæ hominum doctissimus et benignissimus, obiit a. 1022*. Le même jour moururent également de la peste trois autres célèbres membres de la communauté, Rudbert, Anno et Érimbert, qui furent ensevelis dans une tombe commune, et la même année, toujours de la peste, trépassa l'abbé Burkard II.

Notker le Lippu eut le bonheur de se survivre en la personne de son digne élève *Ekkehard IV*.

Né en 980, celui-ci fut mis tout jeune au couvent, et sous la haute direction de l'abbé il s'acquit un tel renom de savant, que l'archevêque Aribio l'appela à Mayence pour y diriger l'école cathédrale. Son ouvrage le plus important est une chronique de l'abbaye, *Casus monasterii S. Galli*, qui va de 883 à 971 : œuvre classique pour l'histoire allemande et même pour l'histoire générale de cette période du moyen âge, et qui contient des détails de mœurs fort curieux.

La haute considération que ce moine s'était acquise par un savoir vraiment prodigieux éclata lors des fêtes qui furent données à Ingelheim le jour de Pâques l'an 1030. L'empereur Conrad II, en costume d'apparat et entouré des princes allemands, était venu assister au service divin. L'abbé, au milieu du chœur, en face du trône impérial, avait justement à chanter la *séquence* du jour. A peine avait-il, selon le rit, élevé sa main pour entamer le chant, que trois évêques, qui étaient assis à côté du trône, quittèrent leurs sièges, et, se tournant vers le monarque : « Sire, dirent-ils, nous allons, avec votre permission, prêter assistance à notre ancien maître, dans l'art qu'il nous a enseigné jadis. » Ils descendirent dans le chœur, s'approchèrent du moine de Saint-Gall, et, après s'être respectueusement inclinés devant lui, se mirent à marier leurs voix à la sienne jusqu'à ce que la *séquence* fût finie. L'abbé pleurait de joie et d'émotion de l'honneur insigne qui lui était fait; mais quel ne fut pas son étonnement quand, l'office achevé, il lui fallut, bon gré, mal gré, se laisser conduire vers l'empereur? Conrad le combla de riches présents, l'impératrice ne fut pas en reste, et la chronique ajoute même que la sœur du roi, la princesse Mathilde, tira un anneau de son doigt et le mit à celui de l'illustre chantre.

IV

Cet Ekkehard IV fut le dernier moine éminent de Saint-Gall. Dès le second quart du onzième siècle commence la décadence du couvent. Les sanglantes querelles qu'ont avec l'Église les empereurs de la maison de Franconie ne contribuent pas peu à ramener les temps de barbarie féodale. « A Saint-Gall même, dit un historien, les exercices militaires et gymnastiques usurpent la place réservée aux luttes et aux arts de l'époque antérieure. La noblesse commence à être plus appréciée que la science dans ce cloître puissant dont les abbés gentilshommes ont une cour et s'entourent, comme les souverains, d'officiers de divers grades, écuyers, échansons, sénéchaux, etc. »

Le fameux monastère, qui possède déjà plus de 600 villages ou hameaux, en deçà et au delà du Rhin, devient de plus en plus une puissance politique, mais cesse d'être un sanctuaire chrétien et un foyer de civilisation. Le progrès des arts utiles, même au temps de la splendeur du couvent, avait été loin d'ailleurs d'être aussi sensible, généralement, que celui des beaux-arts. L'agriculture, par exemple, était encore très arriérée. Les seules terres bien en rapport, dit l'écrivain déjà cité (1), étaient alors

(1) Alex. Daguët, *Histoire de la Confédération Suisse*, 7^e édition, tome 1^{er}.

celles des cloîtres. « Là on récoltait plusieurs espèces de céréales, le froment, l'avoine, l'orge ; on y cueillait les pois, les châtaignes, les melons, les figues, les olives, les concombres, et on commençait à cultiver la vigne. Mais, le laboureur ne cultivant que pour sa consommation propre, il en résultait de fréquentes famines. Dans plusieurs localités, l'église servait, par abus, de grenier au seigneur. Un des pays les plus avancés en agriculture était celui de Muri, où dame Berklinde, une riche paysanne, avait obtenu le droit d'asile pour son étable, comme si c'eût été un lieu consacré. Le couvent de Muri donnait



RORSCHACH (AUTRE ASPECT).

à tout colon qui venait s'établir sur ses terres une certaine étendue de terrain, une maison, du bois, une charrue, un char attelé de quatre bœufs, un cochon, deux cochons de lait, un coq, deux poules, une faux, une hache, les semences des céréales.

« L'esprit du peuple, à cette époque, était un mélange de superstitions païennes et de croyances chrétiennes. Malgré les anathèmes de l'Église, une population ignorante continuait à rendre un culte aux arbres, aux rochers, aux fontaines. Ne pouvant parvenir à déraciner cet usage, l'Église, à la fin, s'avisait de placer des images des Saints et de la Vierge aux lieux consacrés par la superstition primitive. La croyance que trente messes délivraient forcément une âme du purgatoire était très répandue dans

les campagnes. Les esprits les plus cultivés croyaient toujours voir le diable rôdant autour et même à l'intérieur de leurs demeures. La sorcière Thiota fut condamnée par le concile de Mayence à recevoir le fouet pour avoir trompé une foule de personnes, de prêtres même, en Thurgovie. La malpropreté engendrait une foule de maladies hideuses. Innombrable était la multitude des pauvres qui assiégeaient les portes des cloîtres; les aumônes prodiguées sans discernement ne faisaient qu'augmenter leur nombre et leur détresse.

« La vie monastique elle-même, malgré ses bienfaits et les services rendus à la civilisation, était accompagnée de beaucoup d'abus et de misères. Un grand despotisme régnait dans certains cloîtres, où, pour des fautes légères, on liait les moines à un poteau et on les flagellait en plein réfectoire (1). Ces moines eux-mêmes l'étaient parfois devenus sans vocation, comme cette victime du cloître, Wolo de Kybourg, dont la chronique de Saint-Gall nous a transmis la déchirante histoire. Dévoré d'une sombre mélancolie, il s'échappait sans cesse du *scriptorium* ou salle à écrire, pour contempler du haut des tours ce monde auquel on l'avait contraint de renoncer, et l'infortuné fut trouvé un jour brisé et expirant sur le pavé de l'église, où, *poussé par l'esprit malin*, il s'était précipité du haut des marches du clocher. »

Les communautés religieuses ne cessaient néanmoins de se multiplier et de s'enrichir. A la fin du onzième siècle, dans les pays qui forment la Suisse actuelle, on en comptait une centaine, servant à la fois d'églises, d'écoles et de fermes-modèles. Toutes les puissances terrestres accroissaient, à l'envi, par des donations la fortune temporelle de ces associations. Il est vrai que, parmi les chartes ou bulles innombrables dont s'autorisaient les couvents, plus d'une manquait d'authenticité. « La fabrication de faux documents et la falsification des chartes, écrit encore M. Alex. Daguët, n'étaient pas rares. Deux cloîtres de notre pays, Frienisberg, près Aarberg, et Engelberg, dans l'Unterwald, avaient la triste renommée d'être habiles dans l'art de simuler des actes lucratifs et de les munir de sceaux empruntés à des pièces authentiques. Pour donner plus d'authenticité aux copies de la charte de fondation de leur abbaye par la reine Berthe, les moines de Payerne eurent la mauvaise idée d'y apposer de prétendus sceaux de cette princesse. Les falsifications de sceaux dont saint Bernard se plaint dans une de ses lettres (la 148^e) étaient déjà anciennes. La fabrication d'actes faux ne l'était pas moins, et remonte, en ce qui concerne notre pays, à la donation du roi Sigismond à l'abbaye d'Agaune ou Saint-Maurice (en 515). Le roi avait doté richement cette abbaye, dit l'historien Golpke; mais l'auteur l'a dotée plus richement dans son factum. La fameuse caroline, par laquelle Charlemagne avait donné le Valais aux évêques de Sion, a déjà été mentionnée (2). Les auteurs de ces faux documents étaient du reste encore plus ignorants que rusés. Ils croyaient naïvement servir la cause de l'abbaye ou de l'église à laquelle ils étaient attachés et qu'ils envisageaient comme *leur patrie*, — c'est l'expression dont se servaient les moines de Saint-Gall en parlant de leur cloître. »

Au siècle des Hohenstauffen, la décadence des monastères ne fait que s'accroître. Dans ce Saint-Gall, jadis le sanctuaire des sciences et des lettres, les dignitaires, y compris l'abbé, ne savent même plus signer leur nom. Les chanoines de Lucerne sont dans le même cas. Aussi les dernières années du

(1) Voyez ci-dessus, page 331.

(2) Voyez notre tome I^{er}, chapitre v.

treizième siècle voient-elles s'établir définitivement, sous le nom de *scholastiques*, des instituteurs à gages aux mains desquels se monopolise l'enseignement de la jeunesse. En revanche, le goût de l'instruction commence à se développer chez les laïques, jusqu'alors d'une ignorance achevée. Les cités bourgeoises établissent des écoles et envoient leurs enfants les plus distingués étudier aux universités, récemment fondées, de Bologne, de Pise et de Paris. Zürich surtout, comme on le verra, tend à prendre rang parmi les villes littéraires. L'art architectural, qui, dans les âges précédents, avait été le privilège du clergé, se sécularise, lui aussi, et alors se forment les corporations ou confréries de bâtisseurs laïques.

Née aux portes et dans la dépendance du cloître, du noyau d'habitations successives qui s'étaient groupées au pied de l'Alpstein, et que l'abbé Anno en 954 avait fait entourer d'un mur flanqué de tours, la ville de Saint-Gall avait de bonne heure travaillé à se soustraire à la domination du couvent. Dès le dixième siècle, l'esprit de liberté souffla sur les domaines conventuels. Sous Hartmann I^{er}, successeur du fameux Salomon, les colons et métayers de l'abbaye commencèrent à se redresser sur leurs pieds. « Non seulement, dit le moine-annaliste Ekkehard IV, ils négligèrent la culture des terres, mais ils poussèrent l'audace jusqu'à se fabriquer des boucliers, des armes brillantes, et à souffler dans d'autres instruments que ceux dont se servaient précédemment les vilains pour appeler les vaches. A l'exemple des nobles, ils se mirent aussi en tête de courir l'ours, le sanglier, et non plus seulement les lièvres et les loups comme leurs devanciers. Aussi l'abbé Engilbert, qui succéda à Hartmann, eut-il beaucoup de déboires à ce sujet, et ne réussit pas à comprimer leur essor, car les serfs sont ainsi faits que, s'ils ne craignent pas leurs maîtres, ils se font craindre d'eux (1). »

A mesure que la communauté religieuse visa davantage au pouvoir temporel, la cité naissante, que l'industrie des tissus de lin n'avait pas tardé à rendre prospère, revendiqua plus énergiquement ses franchises. En 1117, elle obtint de l'Empereur le droit de ville bourgeoise ; cent ans après, quand l'abbé fut promu à la dignité princière, elle n'en veilla que d'un œil plus jaloux sur les libertés qu'elle avait acquises. En 1281, elle vit se réaliser un de ses vœux les plus chers : Rodolphe I^{er} l'affranchit de toute juridiction étrangère et la déclara « inaliénable de l'empire ». Bientôt elle eut son territoire, son bourgmestre, son grand et son petit conseil, et s'allia avec Constance et Schaffhouse. Entrée plus tard dans le *bund* des villes souabes (2), elle prit une part active à leurs luttes.

Mais ces progrès n'avaient pu s'accomplir sans de vifs démêlés avec le cloître. Celui-ci, alors criblé de dettes, — c'était au milieu du quatorzième siècle, — ne cessait d'accroître les charges qui pesaient sur les populations ses sujettes. Il fit tant que les Appenzellois, imitant l'exemple des Waldstetten, finirent par se coaliser avec les bourgeois de Saint-Gall et se débarrassèrent des baillis abbatiaux. En vain un abbé opiniâtre et hautain, Cuno de Stauffen, grâce à l'arbitrage des villes impériales, obtint-il de nouveau prestation de l'hommage ; les ferments de révolte se réveillèrent, lors des victoires de Zempach et de Näfels. La guerre, cette fois, fut terrible : je la raconterai à propos d'Appenzell, dont elle constitue l'épopée décisive. Le résultat en fut, pour Saint-Gall, la conquête du droit de haute justice, le rachat des impositions d'Empire, et l'entrée de la ville comme *Zugewandte Ort* (3) dans l'association des cantons primitifs (1412).

(1) C'est le proverbe français du moyen âge : « Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra. »

(2) *Die Bündnisse der Stadt St-Gallen mit den deutschen Reichstädten in Schwaben und am Bodensee*, — *Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees*. — Drittes Heft, Lindau, 1876.

(3) Avec le droit de combourgeoisie (*Burg- und-Landrecht*) pour dix ans, et à certaines conditions restrictives.

Quelques années plus tard, se trouvait à la tête du cloître un abbé d'humeur singulière, Gaspard de Landenberg, qui, las à la fois des soucis séculiers et de la vie monacale, conçut le dessein de convertir sa principauté ecclésiastique en un paisible collège de chanoines (1), dont l'administration serait confiée à la ville de Saint-Gall. Les conventuels ne furent pas de cet avis. Un moine surtout, Ulrich Rœsch, qui avait débuté dans l'abbaye par les humbles fonctions de marmiton, mais dont l'esprit était aussi entreprenant et hardi que celui de son chef l'était peu, s'éleva vivement contre la pensée de cet acte, et n'eut pas de peine à faire voir aux frères que ce serait la ruine complète du couvent. Sa conduite fut fort approuvée par le pape Calixte, lequel ôta l'autorité à Gaspard pour en revêtir son subordonné.

Une fois maître de la place, Ulrich ne laissa pas refroidir son triomphe. Deux vallées voisines, le Rheinthal, où bientôt nous pénétrerons, et le Toggenbourg, qui nous est connu, étaient l'objet de ses convoitises. L'un était une hypothèque impériale, dont les gens de l'Appenzell s'étaient emparés. Rœsch accusa ces derniers de n'avoir pas rempli leurs obligations envers l'abbaye, et porta le litige devant ceux des cantons dont il avait eu soin de se faire l'allié et qui étaient comme les *Schirmorte* du cloître. Par malheur pour lui, les Confédérés, ne consultant cette fois que l'équité, n'abondèrent point dans le sens qu'il souhaitait; ils firent une cote mal taillée qui mécontenta momentanément les fiers montagnards sans satisfaire par contre le prince-abbé. Celui-ci fut plus heureux du côté de la vallée de la Thur. J'ai dit comment le baron de Rarogne, héritier indirect de Frédéric VII, finit par vendre le pays au couvent. Ulrich n'eut donc qu'à en prendre en quelque sorte livraison.

Restait la riche cité de Saint-Gall, contre laquelle il vint se heurter. Entre la ville et l'abbaye, les sujets de différend renaissaient presque tous les jours. Depuis huit siècles, une simple haie les séparait l'une de l'autre; les mêmes portes servaient aux bourgeois et aux conventuels. Ulrich voulut substituer un mur à la haie et avoir une porte pour lui tout seul. On conçoit quelles facilités eût pu lui offrir, par quelque nuit noire, la possession de cette poterne d'élite pour surprendre et asservir la cité. Les Saint-Gallois ne s'y trompèrent point, et les Confédérés, dont l'arbitrage fut derechef invoqué, se prononcèrent, eux aussi, contre ladite porte.

Déçu dans ses ténébreux desseins, l'abbé Ulrich prit le val de la Steinach en dégoût, et résolut de transporter ailleurs le siège du *Stift* qu'il administrait.

A trois lieues plus haut, sur la rive sud du lac de Constance, s'élevait Rorschach, le principal marché des blés de la Souabe et de la Bavière. Ce fut là, sur la colline de Marienberg, au pied de laquelle les abbés de Saint-Gall possédaient déjà le château Sainte-Anne, ancienne propriété des seigneurs éteints de Rorschach, qu'Ulrich décida d'asseoir son antique siège et ses privilèges.

Assuré de la sanction du pape, il se mit à l'œuvre résolûment. Mais la chose n'allait pas sans difficultés. Les gens du Rheinthal, de l'Appenzell et de Saint-Gall voyaient avec une colère croissante les prétentions dominatrices de l'abbé; l'érection d'un nouveau couvent fortifié, *Zwingburg*, ainsi qu'on l'appelait, n'était pas faite pour calmer les esprits. De toutes parts Ulrich était insulté, menacé, et les chansons de pleuvoir contre lui. Dans l'une d'elles, on proposait tout bonnement de jeter l'abbé et l'abbaye dans le Bodensee.

Ulrich crut devoir, pour plus de sûreté, se munir d'une charte de l'empereur Frédéric (27 septembre 1847), par laquelle étaient condamnées d'avance toutes les atteintes qu'on porterait à

(1) Aux monastères s'étaient joints, à partir du huitième siècle, des chapitres de chanoines, fondés par des dynastes ou seigneurs du pays; le plus ancien est, dit-on, celui de Beromünster, en Argovie.



CHATEAU SAINTE-ANNE, PRÈS RORSCHACH.

son droit. Trois années s'écoulèrent. Déjà le nouveau cloître était à moitié bâti, quand les Appenzellois et les Saint-Gallois, unis à vingt-cinq communes du territoire de l'abbaye, se précipitèrent comme une avalanche sur le Marienberg et rasèrent toutes les constructions.

Ulrich recourut aux quatre cantons ses protecteurs (Glaris, Schwytz, Zurich et Lucerne), qui firent immédiatement ce qu'on appellerait aujourd'hui une exécution fédérale, c'est-à-dire envoyèrent leurs milices occuper les territoires insurgés. Devant ce déploiement de forces, Appenzell et Saint-Gall furent bien obligés de se soumettre et de subir les conditions de la paix dictée par les quatre *Schirmorte*. A eux deux, ils durent payer à l'abbé une indemnité de près de 9,000 florins, qui, à vrai dire, n'équivalait pas à la moitié des dommages effectifs; toutes les alliances des sujets de l'abbaye avec la ville de Saint-Gall et de la ville de Saint-Gall avec Appenzell furent annulées par la même occasion, et, quant au Rheinthal, qui était en somme le fond du litige entre le peuple appenzellois et l'abbé, ni l'un ni l'autre n'en eurent le profit, car les cantons arbitres s'en attribuèrent à eux-mêmes la souveraineté en le déclarant un *bailliage sujet et commun* des Suisses, comme la Thurgovie. Ulrich du moins put recommencer cette fois sans encombre les travaux de son cloître de Rorschach; mais il n'eut pas la satisfaction d'en voir l'achèvement: il mourut peu de mois après, le 13 mars 1491.

Au temps de la Réforme, la ville de Saint-Gall eut la chance d'avoir à sa tête, pour diriger et régler la révolution religieuse, un homme éminent, Joachim de Watt, — plus connu sous le nom de *Vadianus*, — à la fois poète, orateur, géographe, médecin, humaniste, couronné par l'empereur Maximilien I^{er}, et qui, recteur de l'Université de Vienne, avait vu se presser autour de sa chaire des auditeurs de toutes les nations. Ce fut lui qui présida les fameuses *disputes* de Zurich et de Berne en 1523 et 1528. Nommé bourgmestre de sa ville natale, en 1526, il sut garder, même dans le mouvement des Anabaptistes, cette inaltérable sérénité qui l'avait fait surnommer *Sankt Schonlich*, « saint Longanime ». Zwingle le met hors de pair parmi les *Eidgenossen* primitifs, et Mélancthon l'appelle « Étoile lumineuse du matin » et « le joyau du monde savant ».

Les Saint-Gallois ne s'étaient pas contentés de livrer leurs temples à la Réforme; ils avaient envoyé des missionnaires la répandre chez les sujets de l'abbé. Une lutte s'en étant suivie, les bourgeois avaient pénétré dans le monastère, ils avaient enlevé de l'église tous les objets d'art, brisé les boiseries de luxe et vendu le trésor à l'encan. Le temple de Saint-Laurent avait été également dépouillé, et le nouveau couvent de Sainte-Catherine avait été converti en un institut de demoiselles. En 1549, l'abbé vendit à la ville le beau parc du Brühl, où se trouvait jadis une chapelle de Saint-Jacques, et où s'élève aujourd'hui le musée des arts. On a vu que la défaite des protestants à Cappel eut pour résultat de remettre le cloître, séparé désormais de la ville par une haute muraille, en possession de tous ses droits antérieurs. Il les garda jusqu'en 1798, époque où Saint-Gall devint le chef-lieu de l'éphémère canton du Sentis. En vain l'abbé, après la décisive bataille de Zurich, implora-t-il de Bonaparte la restauration de son pouvoir temporel; l'Acte de Médiation ruina sa dernière espérance en créant le canton actuel de Saint-Gall, où entrèrent et l'ancien territoire conventuel, et le Toggenbourg, et les bailliages du Rheinthal, de Sax, de Werdenberg, de Sargans, du Gaster et de Rapperschwyl, et dont une hache et quatre verges, — comme pour l'ancienne Rome, — devinrent l'emblème de souveraineté.

Enfin, le 8 mai 1805, sous le prince-abbé Pancrace Vorster, qui s'en alla mourir à Muri, eut lieu

W. Bucher

la suppression du couvent. Des anciens bâtiments claustraux, une partie est aujourd'hui occupée par l'évêché, l'école cantonale et la bibliothèque dont j'ai esquissé l'histoire, une autre par le gouvernement, les archives et diverses administrations. Comme dit le peintre du *Monde alpestre*, Frédéric Tschudi, qui, si je ne me trompe, est le landamman actuel de Saint-Gall :

Lass vergehen, was sich nicht mag halten !

Laissez mourir ce qui ne peut plus vivre !





MAISONS DE BOIS A HEIDEN.

CHAPITRE VIII

Coup d'œil général sur le canton d'Appenzell. — Les dialectes locaux. — Les chants alpestres. — Les fêtes nationales et la *Landsgemeinde*. — La chronique des Rhodes. — Les jours de gloire des Appenzellois; les combats de Speicher et du Stoss. — Émancipation définitive du pays. — Séparation politique des communes. — Excursions par cimes et par alpes. — Le mont Sentis. — La ville d'Appenzell. — Traits de mœurs juridiques. — Hérizau et Trogen.

I

« Hé! mon frère de Saint-Gall, pourrait dire à son voisin le Suisse d'Appenzell : vous êtes le fruit, mais je suis le noyau; m'est avis que si jamais je venais à me gâter, vous n'en auriez pas vous-même pour longtemps! »

J'ai dit que, des deux pays, l'un était comme la coque qui enferme l'autre.

Rassurez-vous : ni le noyau n'est près de se pourrir, ni le fruit menacé d'une proche moisissure. La légende raconte qu'un pâtre de Brüllisau, bourgade située non loin d'Appenzell, étant une nuit avec son bétail dans la gorge qu'on nomme *Brülltobel*, aperçut un étrange scintillement qui s'élevait au-dessus d'un ruisseau. Le reflet magique grandit de plus en plus et finit par s'étendre sur toute la

contrée. Le jour venu, le berger courut à l'endroit où lui était apparue la lueur; mais il eut beau chercher, il ne trouva pas la pierre précieuse dont les phosphorescences avaient empli les ténèbres.

Le saphir précieux existe pourtant, et, de jour comme de nuit, il brille d'un éclat qui ne s'amortit point : c'est ce petit pays d'Appenzell qu'enchâsse la grande région saint-galloise. La Thur, la Sitter et le Rhin forment le cercle doré de l'anneau dont le Hohe Sentis est le chaton reluisant. Pour l'Allemand d'au delà du Bodensee comme pour l'Autrichien du Vorarlberg, c'est bien là le diamant qui toujours étincelle, l'étoile lumineuse qui jamais ne se couche à l'horizon.

Moins poétiquement, s'il plaît au lecteur, la Suisse présente, vue du côté est, la figure d'une immense forteresse alpestre dont le Rhin semble être le fossé principal. Le Bodensee, ou lac de Constance, en représente, à l'œil, la douve la plus large. En deçà de cette ligne d'eaux, se dessinent les derniers reliefs



des monts helvétiques, à certaines places abrupts et massifs, comme autant de bastions avancés de la grande citadelle qui menace le ciel; ailleurs fuyants et adoucis, comme si c'étaient de simples levées de terre. Retournez-vous : les aspects changent. Vers Constance et, plus loin, vers Bâle, à cette Suisse au front menaçant, hérissé de gigantesques tourelles, succède un pays ouvert, une Suisse plate, une enfilade de campagnes en longue perspective, où il n'y a plus ni rochers à pic, ni gorges profondes, ni défenses naturelles d'aucune sorte. C'est la Suisse qui semble inviter l'ennemi, opposée à celle qui le repousse et le méduse.

Avant de filer tout le long de la « grande douve » jusqu'au point où reprend le fossé rhénan, visitons le haut pays d'Appenzell.

Ici les roches alpestres appartiennent à la formation éocénique. Le mode de soulèvement primitif s'accuse encore dans les formes déchirées des crêtes les plus hautes. On dirait les vagues d'un lac pyramidalement étagées par le föhn. Là où le soulèvement a été le moins fort, il y a encore un moutonnement fiévreux de collines grandes ou petites qui imprime à toute la surface du sol une ondulation

tellement accentuée, qu'on peut dire qu'une écuelle de lait ne se peut répandre au pays d'Appenzell sans prendre son écoulement d'un côté ou de l'autre.

Longtemps ce canton est resté en dehors de la grande route des touristes ; ce n'est que depuis que des chemins de fer aboutissent au lac de Constance que les étrangers, les Allemands surtout, se sont mis à le visiter. De Rorschach, où nous a conduits l'histoire de Saint-Gall, une ligne analogue à celle du Rigi escalade la belle montagne de Heiden, d'où l'on jouit d'un panorama merveilleux sur le Bodensee, les monts du Tyrol et du Vorarlberg, la forêt de Bregenz, et même le Rigi et le Pilate. La bourgade, entièrement reconstruite depuis l'incendie de 1838, occupe un site abrité et riant au milieu de vertes prairies. C'est une des stations estivales les plus fréquentées pour la cure de petit-lait. Il en est de même de Gais, sa voisine, dont la réputation comme *Curort* était déjà faite au dix-huitième siècle.



HEIDEN.

Cette entrée de l'Appenzell par le nord présente un attrait caractéristique. A chaque pas, les aspects changent. Ce ne sont que pentes, contre-pentes, *creuses* et vallons aux formes mouvementées, que pare une végétation variée au possible.

Presque dans chaque prairie se trouve une *Heimat* : c'est le nom que l'on donne ici aux habitations rurales isolées ; et le pays est si riche en sources, que chacune de ces demeures a la sienne. Ce qui manque, je l'ai déjà dit, à ce paysage appenzellois, ce sont d'ordinaire les arbres fruitiers. D'étroits sentiers serpentent autour de ces maisons, la plupart petites, et toujours en bois, qui ne diffèrent des demeures des fabricants enrichis que par l'absence d'ornementation et de luxe.

Ce petit canton de neuf lieues de long sur quatre de large est habité par une des populations les plus caractéristiques de la Suisse. Depuis longtemps les questions de religion l'ont séparé en deux groupes distincts, dont l'un, le groupe catholique, habite les montagnes, l'autre, le groupe réformé, vit

dans la plaine. Chez tous deux la physionomie respire la force et la bonne humeur; tous deux ont conservé la vivacité d'esprit des ancêtres et surtout leur amour de l'indépendance; ce qui n'empêche pas qu'au point de vue des mœurs et des habitudes, les deux *Rhodes* n'offrent un étrange contraste. Pour les réformés des Rhodes-extérieures, l'élève du bétail n'est qu'un accessoire; l'industrie et le commerce les occupent surtout; une activité continuelle règne dans les moindres maisons des villages; chaque famille possède son métier à tisser avec ses brodeuses. Au contraire, le peuple des



MAISON APPENZELLOISE.

Rhodes-intérieures, menant une vie purement pastorale, est resté fidèle aux vieilles coutumes; ces hommes rudes et un peu farouches, essentiellement réfractaires aux progrès, sont encore le vrai type du Suisse primitif. S'ils font d'aventure trois pas en avant, ils en font aussitôt deux autres en arrière. Leur costume national est très pittoresque : culotte noire, gilet rouge, manches de chemise, bas blancs, souliers à boucles, voilà pour les hommes; chemisette brodée, tablier de mousseline, robe d'indienne à petits plis, camisole rouge bouillonnée sur les hanches, chaînes et pendoques sur la poitrine, et collier de perles à plusieurs rangs, voilà pour les femmes. Chez ces dernières, c'est le type alémanique qui domine : teint rose, œil bleu, cheveux blonds et menton arrondi.

Le dialecte appenzellois, très mélodieux, très chantant, ne diffère pas seulement d'un demi-canton à l'autre; il se partage en réalité en quatre sous-dialectes distincts : celui des *Rhodes-intérieures*, le plus ancien et le plus musical, bien que la prononciation de ces hauts districts soit volontiers un peu nasillante; — celui du *Mittelland* ou pays du milieu, qui se parle entre la Goldach et la Sitter, sur tout le territoire des Rhodes-extérieures; — le

dialecte *Kurzenbergeois*, particulièrement usité à Speicher, à Trogen et vers Altstätten, idiome plus traînant et plus paresseux, qui est un mélange bâtard de l'appenzellois et du rheinthallois; — enfin celui du *Hinterland* ou pays de derrière, qui résonne surtout à Hundwyl, à Hérisau, à Stein, à Heinrichsbad, sorte de parler mi-appenzellois, mi-toggenbourgeois, où les gens du pays distinguent plusieurs nuances, et que, pas plus que les autres, il n'y a lieu d'étudier ici en détail.

On peut dire qu'en général la langue des Rhodes est abrégative, rapide et sonore; elle mange ou rejette les consonnes, hache quelque peu les syllabes, brûle les désinences. L'Appenzellois dira par

exemple : *Freda* pour *Frieden* (paix); — *i mäis* pour *meine es* (pense à cela); — *Gönd i Bäg* pour *Geht in die Berge* (allez aux montagnes). La diphtongue *ei* est généralement convertie en *ä*.

Dans ce canton d'Appenzell, où la fabrication et l'élevage du bétail ont été depuis de longs siècles l'occupation exclusive du peuple, les arts et les sciences n'ont pris que peu d'essor; les écoles mêmes, jusqu'à nos jours, ont été négligées plus que de raison. Aussi la liste des auteurs du cru tient-elle en peu de lignes. Il n'y a guère à citer parmi ces derniers, en remontant au temps de la Réforme, que les conseillers Fässt et Zellveger, de bons latinistes, dont la bibliothèque de Saint-Gall possède, dit-on, encore quelques lettres. Dans les siècles suivants, y compris le dix-neuvième, on mentionne Tobler, un érudit qui a travaillé sur la langue nationale; puis les historiens Klarer, Bischofberger et Walser, ce dernier auteur d'une chronique, composée à l'aide des documents que renfermait le cloître; Antoine Grob, de Trogen, Suter, d'Appenzell, Conrad Schäfer, de Hérisau, et Rechsteiner, de Speicher, quatre compilateurs qu'on ne lit plus aujourd'hui. Ajoutons-y le géographe Walzer, dont les ouvrages contiennent quelques détails intéressants sur le monde alpestre; puis, au commencement de ce siècle, le créateur du *Monatsblatt* et de la *Feuille d'Appenzell*, Jean Meyer, de Trogen; un autre Walser, auteur de diverses brochures politiques, et enfin le naturaliste Schläpfer.

C'est par le chant que de bonne heure s'est donné carrière l'esprit humoristique du canton. Le *Ranz des vaches* appenzellois (*chüereiha*), avec ses modulations fantaisistes, mérite à coup sûr une mention à part; malheureusement il n'en existe point de texte fixé et original. Le *Jodel* des pâtres sur la montagne remplace ici le cor des Alpes : c'est quelque chose de nasal et de guttural à la fois, dont on ne peut pas se faire une idée, si on ne l'a entendu. Ces longues et roulantes résonnances, où l'onomatopée joue le rôle principal, exercent sur l'oreille et l'âme un charme infini. En voici un fragment que j'ai retenu; la traduction précise n'en est guère possible, mais le texte porte, ce semble, avec lui son harmonie propre.



COSTUME APPENZELLOIS.

Wönd er iha, wönd er iha Loba (*Lioba*), Alsama mit Nama, die alta, die junga, die alta, alsama, Loba, Loba — Loba, Loba, Lo-ba, — Trib iha, wol zuha, da zuha, bas zuha. Lo-ba sit das i gwibet ha, han i ke Brod me ka, sit das i gwibet ha, han i ke Glöck me ka, Loba. — Wenn's asa wohl god oud niena still stod, so iss jo grotha, Loba, Lo-ba; 's iss kena Luta bas as ösera Chüeha, si trinked ossem Bach ond möged trücha!

Ce n'est pas seulement sur les Alpes, c'est aussi le soir dans les villages, à l'heure du retour des troupeaux, qu'on entend retentir ce chant singulier. D'ordinaire, deux ou trois bergers filent ensemble la modulation, qu'on appelle *Rugguse*, et cela avec un tel art que l'on n'entend jamais qu'un seul son.

Il y a aussi les chants populaires, pleins de verve et d'entrain, que l'on se transmet oralement de

père en fils, et qui résonnent surtout au printemps, lors du départ des pâtres pour les mayens, et dans les fêtes ou foires des villages. J'ai déjà parlé des *Alpstubeten* — en appenzellois *Alpstoberta*, — réunions qui ont lieu à de certaines époques sur la pelouse d'une alpe, et où l'on danse au son du *Hackbrett*, sorte de tympanon aux accords stridents, également usité dans le Haut-Valais. Ici comme dans l'Oberland, se mêlent aux danses des luttes et exercices de tout genre. L'« assemblée », comme on dit dans quelques provinces de la France, se fait tour à tour sur la Petersalp, la Meglisalp, où elle dure quinze jours, et l'Elbenalp, où elle dure trois semaines. La danse de prédilection est la valse sauteuse, que les montagnards s'entendent à exécuter avec toutes sortes de trépignements et de gestes burlesques.

Le lundi de Pâques, vient la

fête particulière des enfants. Ce jour-là, la troupe pétulante des écoliers revêt de grand matin l'habit du dimanche, et, accompagnée de ses maîtres, souvent même au son de la musique, se rend en file à l'église. Là a lieu une sorte d'examen; chacun a dû apporter avec lui un spécimen de ses devoirs et de son écriture. On s'attable ensuite pour banqueter, et les grandes personnes, cela va sans dire, ne manquent pas cette occasion de réjouissance.

Dans quelques communes du Hinterland, le jour de saint Donat, c'est-à-dire, je crois, le 17 février, a lieu une autre fête, dont l'origine est sans doute païenne, et qu'on désigne sous le nom de *Blockfest*. Hommes et jeunes gens se réunissent le matin autour d'un tronc d'arbre (*Block*) qu'on charge sur un



COSTUME APPENZELLOIS.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

FORMAT GRAND IN-8

LE JOURNAL
DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

ANNÉE 1878

Les six premières années de ce nouveau recueil forment douze magnifiques volumes grand in-8 et sont une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Elles contiennent des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'astronomie, les arts et l'industrie, etc.

PAR

M^{mes} COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, JULIE GOURAUD, MARIE MARECHAL, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. A. ASSOLLANT, H. DE LA BLANCHÈRE, RICHARD CORTAMBERT, LÉON CAHUN, LOUIS ÉNAULT
J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, CH. JOLIET, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT, EUGÈNE MULLER
LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

ET SONT

ILLUSTRÉES DE 3500 GRAVURES SUR BOIS

dessinées par

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CAIN, H. CASTELLI
CATENACCI, CRAFTY, C. DELORT, FAGUET, J. FÉRAT, FERDINANDUS, C. GILBERT, GODEFROY DURAND
HUBERT-CLERGET, P. KAUFFMANN, KÖRNER, F. LIX, MARIE, A. MESNEL, J. MOYNET
A. DE NEUVILLE, JULES NOEL, P. PHILIPPOTEAUX, F. RÉGAMEY, E. RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, E. THÉRON, VALNAY

Prix de chaque année brochée en deux volumes : 20 fr.

Chaque semestre, formant un volume, se vend séparément : 10 fr.

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus par volume : 3 fr.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.